

É
R
I
C

W
R
I
G
H
T

MORT D'UNE FEMME SEULE

Une enquête de Charlie Salter

Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DE
MORT D'UNE FEMME SEULE...

« UNE FOIS ENCORE, LES PERSONNAGES TRÈS BIEN
CAMPÉS PAR ERIC WRIGHT VOLENT LA VEDETTE.
ILS SONT SI ATTACHANTS ET SI INTÉRESSANTS
QUE LA PLUPART D'ENTRE NOUS AIMERAIENT AVOIR
LA CHANCE DE LES RENCONTRER. »

The Globe and Mail

« CHARLIE SALTER, L'INIMITABLE INSPECTEUR
QUE TOUT LE MONDE AIME, DÉMÊLE ICI
UN INEXTRICABLE EMBROUILLAMINIS
D'AMBITIONS ET DE PASSIONS. »

Anniston Star

« DANS SON QUATRIÈME ROMAN, ERIC WRIGHT
SE MONTRE SOUS SON MEILLEUR JOUR :
IL DOSE SAVAMMENT L'INTRIGUE POLICIÈRE,
LA PROFONDEUR DES PERSONNAGES ET LEURS MOTI-
VATIONS D'UNE MANIÈRE EXTRÊMEMENT PLAUSIBLE,
DANS UN STYLE CLAIR ET SANS FIORITURE. »

Boston Sunday Globe

« ERIC WRIGHT EST UNIQUE : C'EST L'UN DES
ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS DE ROMANS POLICIERS
LES PLUS ACCOMPLIS QUI SOIENT. »

BOOKS IN CANADA

« LA SÉRIE DES SALTER, TOUJOURS AUSSI
DIVERTISSANTE, S'ENRICHIT D'UN AUTRE ROMAN
DE PROCÉDURE EXTRÊMEMENT BIEN FICELÉ. »

Booklist

« CHARLIE ET SA FEMME ANNIE SONT DES PERSONNAGES TOUJOURS AUSSI HAUTS EN COULEURS, CONFRONTÉS DE MANIÈRE HUMORISTIQUE AUX PROBLÈMES COMPLEXES DES FÊTES DE NOËL EN FAMILLE. ERIC WRIGHT CONTINUE D'AGRÉMENTER SES INTRIGUES DE PROCÉDURE POLICIÈRE D'UN ÉLÉMENT HUMAIN D'UNE FORCE ET D'UNE VÉRACITÉ EXCEPTIONNELLES. »

Kirkus Reviews

« ... LE MEILLEUR SALTER À CE JOUR. »

Library Journal

« NOUS SOMMES ICI ENFIN EN PRÉSENCE DE QUADRAGÉNAIRES QUI PARLENT ET AGISSENT COMME DES ADULTES ; À UNE ÉPOQUE D'INTROSPECTION MÉLANCOLIQUE COMME LA NÔTRE, CE TON INHABITUEL EST DES PLUS SALUTAIRES. »

Denver Colorado Post

« LE QUATRIÈME DE LA SÉRIE DES CHARLIE SALTER POURRAIT BIEN ÊTRE LE MEILLEUR.

PARTICULIÈREMENT VIVANT, LE PERSONNAGE DE SALTER SE DÉTACHE DE L'INTRIGUE ELLE-MÊME ET SUSCITE L'INTÉRÊT ET L'ATTACHEMENT DU LECTEUR. SANS AUCUNEMENT NÉGLIGER LE CÔTÉ POLICIER DE SA SÉRIE, ERIC WRIGHT S'INTÉRESSE BEAUCOUP PLUS AUX PROCESSUS HUMAINS QU'AUX PROCÉDURES POLICIÈRES. »

Washington Post

MORT D'UNE FEMME SEULE

DU MÊME AUTEUR

Série Charlie Salter

1. *The Night the Gods Smiled*, HarperCollins, 1983.
La Nuit de toutes les chances. Roman.
Lévis : Alire, Romans 074, 2004.
2. *Smoke Detector*, HarperCollins, 1984.
Une odeur de fumée. Roman.
Lévis : Alire, Romans 079, 2004.
3. *Death in the Old Country*, HarperCollins, 1985.
Une mort en Angleterre. Roman.
Lévis : Alire, Romans 083, 2005.
4. *A Single Death*, HarperCollins, 1986.
Mort d'une femme seule. Roman.
Lévis : Alire, Romans 088, 2005.
5. *A Body Surrounded by Water*, HarperCollins, 1987.
Lévis : Alire. (Printemps 2006)
6. *A Question of Murder*, HarperCollins, 1988.
7. *A Sensitive Case*, Doubleday, 1990.
8. *Final Cut*, Doubleday, 1991.
9. *A Fine Italian Hand*, Doubleday, 1992.
10. *Death By Degrees*, Doubleday, 1993.
11. *The Last Hand*, Dundurn Press, 2001.

MORT D'UNE FEMME SEULE

ERIC WRIGHT

traduit de l'anglais
par
ISABELLE COLLOMBAT



Illustration de couverture : LAURINE SPEHNER

Photographie : ERIC WRIGHT

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine,
94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Benelux S.A.

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve
Tél. : 00 32 10 42 03 20
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3^e trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

A Single Death © 1986 ERIC WRIGHT

© 2005 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la traduction française

10 9 8 7 6 5 4 3^e MILLE

Extrait de la publication

CHAPITRE 1

— De quoi a-t-elle l'air, maintenant ?

— Plus vieille. Style laisser-aller. Enfin, tu vois le genre. Plutôt banale.

Le dîner terminé, Charlie Salter et sa femme buvaient leur café en discutant de la soudaine réapparition, le matin même, après vingt-cinq ans, de la première femme de Salter.

— Que voulait-elle ?

Annie avait déjà posé la question, mais manifestement elle n'avait pas écouté la réponse.

Il réitéra son explication.

— Elle venait se renseigner pour savoir où en était l'enquête sur la mort d'une amie à elle qui a été assassinée en octobre dernier.

— Mais pourquoi venir te voir, toi ? Tu n'es pas aux Homicides, répliqua Annie, dont l'objection éclairait le véritable sens de sa question précédente.

Salter haussa les épaules. La réponse était assez évidente : parce qu'il était le seul flic qu'elle connaissait, même après vingt-cinq ans. Peut-être aussi avait-elle saisi cette occasion pour voir à quoi il ressemblait maintenant, éventualité qui hantait l'esprit

d'Annie. Pas qu'elle se sente menacée, bien sûr ; seulement un tantinet énervée à l'idée que d'anciennes épouses qu'elle n'avait jamais rencontrées puissent sortir du placard.

— Et tu la revois quand ? poursuivit Annie.

— Dans quelques jours. Quand j'aurai parlé à Harry Wycke et que j'aurai la réponse à ses questions.

Il était encore trop tôt pour poser à Charlie toutes les questions intéressantes, afin de savoir par exemple quels étaient ses sentiments à l'égard de son ex après toutes ces années et s'il comprenait encore les raisons pour lesquelles il l'avait épousé en premières noces ; aussi Annie demeura-t-elle silencieuse en attendant que le spectre s'éloigne.

Gerry avait refait surface ce matin-là, au moment où Salter était assis à son bureau, s'employant à faire ses listes de Noël. Il lui restait encore dix-neuf jours pour compléter ses achats. Quelque part, tout en haut de l'Arctique, l'hiver se préparait à descendre sur Toronto mais, en ce 3 décembre, la ville s'accrochait encore aux exquis dernières bribes du plus long automne jamais connu de mémoire de Torontois.

Salter consultait sa liste générale et commençait à dresser une petite liste subsidiaire d'alcools forts, dans laquelle il précisait le genre et les qualités. Quel alcool était à la mode, cette année ? L'année précédente, c'était le Sambuca ; l'année d'avant, l'Amaretto. Annie devait savoir ça. Salter était fier de lui car il était parfaitement organisé. Noël approchait, avec son cortège d'espairs, d'angoisses, de stress et de suicides : pour une fois, il était dans les temps.

Le sergent Gatenby, son adjoint, passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Il y a une dame qui veut vous voir, annonça-t-il. Elle n'a pas de rendez-vous.

— Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Elle prétend être une de vos vieilles amies.

— Comment s'appelle-t-elle ?

La tête de Gatenby s'éclipsa brièvement, puis réapparut.

— Madame Wellman.

— Jamais entendu parler. C'est bon, fais-la entrer.

Il rangea ses listes dans un tiroir et attendit.

Les vêtements de la femme qui entra répondaient exactement à la définition de « quelconque » : parka matelassée bleue, pantalon marron genre jean défraîchi et bottes râpées. On aurait dit une femme au foyer sur le point de faire du rangement dans un garage exempt de chauffage.

— Salut, Charlie, fit-elle.

Salter examina très attentivement la visiteuse. Le visage lui était affreusement familier, comme celui d'une actrice célèbre que l'on croise dans la rue, mais il lui fallut un moment scandaleusement long pour mettre un nom sur ces traits pourtant bien connus. L'identité de la femme lui vint à l'esprit juste à temps pour valider l'avenante expression entendue qu'il s'était composée pendant qu'il attendait.

— Gerry, lâcha-t-il finalement. C'est quoi, ce « Wellman » ?

— C'est mon nom, Charlie. Je me suis remariée.

Par où commencer ? Salter se leva et contourna son bureau pour venir serrer la main de son ex-femme. Elle accepta la main tendue puis, furtivement mais fermement, l'embrassa sur les lèvres. Salter s'efforça de décrypter ce geste tandis qu'il lui avançait

une chaise et retournait s'asseoir. C'était un geste positif : Gerry lui indiquait ainsi une absence d'hostilité de son côté. Il était légèrement agressif, aussi, comme autrefois. Il se demanda ce que Gerry pouvait déceler de son propre chaos émotionnel.

— Je pensais que tu serais chef adjoint, maintenant, fit-elle remarquer en jetant un coup d'œil sur la pièce peu reluisante où œuvrait Salter.

Elle ouvrit sa parka :

— Je peux enlever ça ?

Salter refit le tour du bureau et lui prit son manteau des mains, ravi d'avoir l'occasion de s'occuper.

— Je l'ai été, répondit-il enfin.

Il se rassit et la regarda. Que voulait-elle ? Pas de maquillage, pas de vernis à ongles, mais elle avait conservé sa silhouette et la plupart de ses expressions. Ça devait être personnel. Mais elle n'avait rien à lui reprocher. Rien du tout. Était-elle malade ? Avait-elle besoin d'argent ? Ni l'un ni l'autre, apparemment.

— Tu veux du café ? proposa Salter.

— Je veux bien. Puis-je fumer ? Tu n'as jamais commencé, si je ne m'abuse ?

— Non, jamais.

Salter plaça un cendrier devant elle et se dirigea vers la porte pour demander au sergent de leur apporter du café, ignorant le regard inquisiteur de Gatenby. Tandis qu'ils attendaient le café, Salter réprima une urgente envie de parler. Son cœur battait encore à tout rompre et il se força à rester immobile sur sa chaise.

— Tu as bonne mine, commença Gerry. Vraiment, tu n'as pas beaucoup changé. T'es-tu remarié ?

— Oui. Il y a dix-huit ans.

Pourquoi voulait-elle savoir ça ? Chaque phrase risquait d'être déformée par la conjonction de sa difficulté émotionnelle à gérer la situation et des efforts qu'il faisait pour formuler les platitudes qui sont de mise dans une rencontre ordinaire. Il était obsédé par son visage, qui était redevenu celui de la jeune femme qu'il avait quittée vingt-cinq ans auparavant : très étroit, en lame de couteau, avec les yeux trop rapprochés et un long nez, mais avec une jolie bouche très délicatement dessinée et un joli teint qui donnait l'impression qu'elle portait toujours un léger hâle. On disait à l'époque qu'elle avait un visage frappant, se rappelait Salter. Et c'était toujours vrai.

— Oui, répondit Salter, qui avait inconsciemment enregistré une autre question posée par Gerry. Deux garçons, de onze et quatorze ans.

— Tu n'as pas une photo de ta femme sur ton bureau ?

Mais que diable se passait-il ? Elle se comportait comme s'ils s'étaient rencontrés par hasard dans le métro. Quand allait-elle en venir au fait ?

— Non. Je n'ai jamais eu le temps de m'occuper de ça.

Il était content qu'elle ne puisse pas tout savoir de lui.

— Elle est comment, ta femme ?

Légèrement paranoïaque, Salter crut détecter une infime condescendance – ou un ton subtilement maternel – dans sa voix : il lui sembla que son ex-femme lui demandait en réalité s'il avait réussi, cette fois, à trouver une femme plus attentionnée qu'elle, une gentille petite qu'il pouvait diriger à sa guise.

De toute façon, il était impossible de répondre à ce genre de question.

— Elle est complètement édentée et elle a un œil légèrement plus haut que l'autre, rétorqua-t-il, mais elle a une personnalité merveilleuse.

— C'est bon, Charlie, j'ai compris. C'était juste une question comme ça.

— Tu t'attendais à quel genre de réponse, au juste ? Elle est plus belle que toi ? Elle est moche, mais elle est géniale au lit ? Elle cuisine divinement bien ? Tout ça en même temps ?

Il était soulagé de pouvoir se montrer grossier.

Leur discussion fut interrompue par l'irruption de Gatenby qui apportait le café. Le sergent refit sa mine de conspirateur à l'adresse de Salter, qui feignit de n'en rien remarquer.

Gerry but une gorgée de café avant de poursuivre :

— J'essaie seulement de faire la conversation. En réalité, je suis nerveuse : pas toi ?

C'était un appel du pied ; Salter s'efforça de répondre.

— Pourquoi es-tu venue me voir ? Vingt-cinq ans après notre séparation, ça ne peut pas être personnel. Dans ce cas, qu'y a-t-il ?

— J'ai besoin d'aide. Et c'est vraiment personnel, quoi que tu en penses. J'aurais pu aller voir n'importe qui d'autre, mais je crois que j'ai profité de l'occasion pour te revoir. Nous avons tout de même été mariés, autrefois, et j'estime que ça crée un lien entre nous.

— Ce mariage était une erreur pour toi comme pour moi. Nous avons déjà parlé de tout ça, se défendit Salter, qui annonçait par ces paroles qu'il

était grand temps d'en finir avec cette histoire et que, quelles qu'aient pu être leurs relations dans le passé, ça ne valait plus la peine d'en discuter.

Pendant un instant, elle sembla être sur le point de contester le droit qu'avait Salter de mettre un terme à la conversation ; mais, au bout d'un moment, elle se raidit sur sa chaise :

— Tant d'hostilité après toutes ces années ! fit-elle. C'est peut-être mieux que de ne rien éprouver du tout.

— Ouais, peut-être que je devrais travailler là-dessus. « Canailliser » mon hostilité. Il faut bien se défouler, hein ?

Elle éclata de rire.

— On dirait que tu as un petit problème de terminologie, Charlie.

— Bien. Bon, que puis-je faire pour toi ?

— Il y a trois mois, une femme a été assassinée dans cette ville et vous autres, les flics, vous vous en fichez éperdument.

Salter reposa son stylo et se recula sur sa chaise.

— Si tu veux que je t'aide, il va falloir changer de ton, l'avertit-il. Si tu veux insulter la police, je t'envoie tout de suite aux Homicides.

Ils se jaugèrent du regard pendant quelques instants, prêts au combat.

— Bon. Que puis-je faire pour toi ? répéta Salter. Je ne suis pas aux Homicides.

— Je sais. Je me suis renseignée sur toi. Mais je pensais que tu pourrais me dire où en est l'enquête et ce qu'ont fait les Homicides. Me dire pourquoi il n'y a pas d'arrestation en vue, comme on dit. Me dire si quelqu'un, ici, s'intéresse un peu au viol et à l'assassinat d'une femme ou si on préfère consacrer

ses efforts aux gens qui manifestent devant le consulat des États-Unis.

— Et c'est reparti ! soupira Salter.

Cette divergence de vues avait été le point de départ de leur séparation vingt-cinq ans auparavant. À peine mariée à un jeune policier, Gerry avait été rattrapée par les bouleversements sociaux qui avaient vu le jour dans les années soixante. La marijuana avait fait son apparition : ce qui s'avéra une expérience inédite et intéressante pour elle constituait une menace pour sa carrière à lui. Puis, vint la politique. Salter s'était toujours considéré comme appartenant à l'aile gauche, en tant que membre de la classe ouvrière, mais il était aussi déconcerté par l'hystérie de certaines franges de la nouvelle gauche qu'il l'avait toujours été par les agitations des principaux partis politiques quand ils remuent la boue. Il estimait que Gerry avait fait preuve de peu de discernement en embrassant les idées à la mode tout en fustigeant les anciennes. Elle l'avait contraint à choisir son camp : ils s'étaient donc séparés puis avaient divorcé.

— Eh bien, je vois que rien n'a changé, hein ? fit-elle.

Au fond de lui, Salter était plutôt d'accord. L'horloge nucléaire continuait d'avancer vers l'heure du jugement dernier, il n'y avait plus de poissons dans les lacs et la pornographie infantile avait pris de l'essor. Mais il ne voulait pas en discuter.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda-t-il.

— Simplement, que tu me dises si on a fait quelque chose pour savoir ce qui est arrivé à cette femme.

— Très bien.

Il pouvait demander à Wycke, son copain des Homicides.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Il prit de quoi écrire.

— Nancy Cowell, répondit-elle. On l'a retrouvée morte étranglée dans son appartement.

Salter leva les yeux de sa feuille.

— La travailleuse sociale ?

— Oui, c'est elle.

— C'était une de tes amies ?

— Non. L'amie d'une amie.

Salter en savait autant sur cette affaire que n'importe quel lecteur de journaux. Le meurtre de Nancy Cowell avait causé un grand émoi trois mois plus tôt. Jusqu'à aujourd'hui, la police n'avait pas encore trouvé le meurtrier.

— Quelle sorte de travail social faisait-elle ? s'enquit Salter. Le même genre de trucs que toi ?

Pour l'instant, son attention était encore presque complètement concentrée sur Gerry.

— Quel genre de trucs je fais, d'après toi, Charlie ?

— Laisse-moi réfléchir. Voyons... Créer des associations de familles monoparentales, manifester contre les hausses de loyer, des choses comme ça.

Salter souriait, dans l'espoir d'une réponse qui viendrait détendre l'atmosphère.

Elle secoua la tête puis lui adressa en retour un très léger sourire.

— Non. C'était une professionnelle, elle. Pas moi. Je suis toujours ce que les professionnels appellent une « personne bien intentionnée ». Nancy Cowell s'occupait principalement des délinquants primaires. Elle les aidait à leur sortie de prison.

— Que sais-tu de sa vie personnelle ? de ses relations ?

— Pas grand-chose. Pourquoi ?

— Où rencontrait-elle les hommes qu'elle fréquentait ? Étaient-ils tous des travailleurs sociaux ?

Si je continue dans cette voie encore un peu, je vais bientôt m'habituer à sa présence dans mon bureau, songea Salter.

— Je n'en sais rien. C'est à mon amie qu'il va falloir que tu poses ce style de questions.

— Je ne vais poser aucune question à personne, sauf aux Homicides, après quoi je pourrai te dire où en est l'enquête, s'ils veulent bien m'en parler. En fait, j'aimerais savoir si elle allait dans des bars pour célibataires, des endroits de ce genre, tu vois ?

— Je l'ignore. Quelle différence ça peut bien faire ? Elle n'en reste pas moins morte.

— Oui, mais tu comprends peut-être pourquoi on a pu avoir un problème. Les cas concernant les femmes seules arrivent en tête de liste des affaires non résolues. Mais je vais me renseigner.

Étonnamment, Gerry ne chercha pas à argumenter.

— Je sais, fit-elle. Quand on pense au nombre de gars bizarres qui traînent dans ces bars, certaines filles prennent vraiment des risques affreux.

— Dès qu'on met un pied hors de chez soi, on prend un risque.

— Ça, ça vaut pour tout le monde, hommes et femmes confondus. Mais le risque dont je parle, c'est d'être violée sous la menace d'un couteau. Quand cela est-il arrivé pour la dernière fois à l'un de tes copains ?

— Je vais demander aux Homicides où ils en sont, répéta Salter.

Il se demandait si Gerry avait été aussi peu attentive à leur conversation que lui. Le sujet apparent de leur échange, l'affaire Nancy Cowell, l'avait aidé à surmonter le choc des retrouvailles avec Gerry ; il se sentait maintenant apte à mener une vraie conversation basée sur l'échange de renseignements personnels, comme avec une vieille connaissance.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il.

Elle se mit à rire.

— Tu ne me l'avais pas déjà demandé ? Sans doute que non. Je vais bien. Je travaille pour la Ville. Je suis animatrice communautaire, payée par les contribuables, comme toi. Nommée par le maire en personne, que Dieu le bénisse.

Tout s'expliquait : bien que ne semblant pas symptomatiques d'une activiste, ses vêtements n'évoquaient cependant en rien la traditionnelle femme de carrière.

— Tu vis seule ? s'informa-t-il, avant d'ajouter : Désolé. Ça ne me regarde pas.

— Oh, tu as le droit de poser la question. Non : je vis avec mon fils, qui a seize ans. Comme je te l'ai dit, je me suis remariée puis j'ai encore divorcé. Je ne t'expliquerai pas les raisons parce que tu risques de me déclarer « je te l'avais bien dit ! ». Mais j'ai gardé le nom de mon deuxième mari parce que c'est aussi le nom de mon fils.

— Tu en as fini avec les hommes, c'est ça ?

Salter se sentait suffisamment à l'aise pour la taquiner un peu.

— Presque. J'essaie d'arrêter. C'est plus facile que d'arrêter de fumer, remarque. Mais je ne les déteste pas, si c'est ça que tu veux savoir. Il existe encore quelques gars bien.

— Et ton fils ?

Elle fit une grimace comique.

— Il n'approuve pas vraiment mes choix, mais on s'entend plutôt bien en ce moment. Devine ce qu'il veut faire plus tard !

Salter haussa les épaules et donna la réponse qui lui semblait être celle qui lui déplairait le plus :

— Conseiller juridique d'une multinationale ? proposa-t-il à tout hasard.

— Presque. Il veut s'engager dans la GRC.

Salter éclata de rire.

— Tu ne peux rien faire pour l'en dissuader ?

— Pourquoi le ferais-je ? J'imagine que c'est dans ses gênes, comme on le dit aujourd'hui des criminels. Il doit y avoir des flics dans mon passé. À part toi, je veux dire. Bon. Quand puis-je revenir te voir ?

— Donne-moi quelques jours. Je connais un gars aux Homicides. Je lui demanderai où ça en est, à l'occasion, la prochaine fois que je le verrai. Ce n'est pas à moi que tu aurais dû t'adresser, tu sais. Si tu veux faire avancer l'enquête, tu peux aller voir les Homicides directement.

— Mais que fais-tu, toi, Charlie ? On m'a dit que tu étais aux Affaires générales. En quoi ça consiste ?

Elle jeta un coup d'œil circulaire dans son bureau, s'efforçant d'y trouver des indices, mais il y avait vraiment peu de choses pour la mettre sur la voie : un seul meuble de classement, un bureau presque vide et, épinglée au mur, une vieille coupure de journal où l'on voyait le sergent Gatenby saluer un duc.

— Quand tu es arrivée, j'étais en train de dresser ma liste de Noël, avoua Salter.

— Et à part ça ?

— Je remplis des missions spéciales.

— Le larbin, en somme ?

— À un moment donné, il y a un an, oui. Mais les choses s'améliorent. J'ai eu un peu de chance et mon surintendant m'a soutenu. C'est lui qui s'occupe des missions spéciales. Et c'est tout ce que tu as besoin de savoir, conclut-il, légèrement blessé par la quasi-exactitude de la description faite par Gerry.

— Eh bien, ça m'a fait plaisir de te revoir. Vraiment. Tu n'as pas beaucoup changé.

— Toi non plus, répliqua Salter.

Puis, pour que sa remarque ne paraisse pas ironique, il ajouta :

— Je suis heureux que tu sois venue me voir.

— Moi aussi.

Elle attendait qu'il poursuive. Comme rien ne venait, elle se leva puis fouilla dans la poche de son manteau dont elle sortit un carnet.

— Voici mon numéro au bureau, dit-elle en lui tendant une carte. Attends, j'inscris mon numéro personnel au dos.

Elle lui sourit :

— J'avais dit à Agnes que je pensais que tu étais bien au-dessus du lot.

Elle fit un geste de la main qui incluait tous les services de police de Toronto.

— Mais non, c'est faux. Je suis un vrai salopard de fasciste et j'en suis fier. En attendant, c'est toi qui uses de ton influence auprès du pouvoir en place.

Il l'aida à enfiler son manteau.

Elle prit tout son temps pour fermer sa parka et mettre ses gants, comme si elle essayait de trouver les mots justes pour traduire les vibrations provoquées par les retrouvailles avec son ancien amant.

Salter attendait qu'elle prenne la parole, mais elle se contenta de lui frôler le bras avant de partir.

Salter retourna dans son bureau et s'efforça de se remettre à ses listes de Noël, mais Gerry lui avait remémoré un passé qu'il pensait avoir bel et bien rayé de sa mémoire. Ils s'étaient mariés en 1959 : Salter n'avait alors que vingt-deux ans et il venait d'entrer comme constable dans la police. Gerry avait un an de plus que lui. Elle était tout juste diplômée de l'Université de Toronto, en arts et archéologie. Ils provenaient de deux mondes différents mais s'étaient rencontrés sur l'île de Ward, à un pique-nique organisé par une amie de Gerry auquel Salter avait été invité par le couple à qui appartenait la pension de famille où il logeait. Les années soixante pointaient le bout du nez : ce meublé était tenu avec une décontraction qui n'aurait pas eu cours ne serait-ce que cinq ans auparavant et les locataires étaient tous aussi jeunes que les propriétaires. Plus tard, après le départ de Salter, l'endroit allait devenir plus communautaire encore, jusqu'à ce qu'il soit vendu à un groupe de thérapie qui paracheva sa mutation en communauté.

Dès la première rencontre, Gerry fit une forte impression sur Salter, qui entreprit dès lors de lui faire une cour des plus traditionnelles. De son côté, Gerry fut très enthousiaste de sortir avec le jeune Salter, intriguée à l'idée d'épouser un policier et au terme des trois mois d'un été de fréquentation, ils s'unirent lors d'une petite cérémonie qui eut lieu dans l'église de l'île de Ward. Presque aussitôt, elle commença à explorer la nouvelle société en plein essor, entraînant un Salter réticent dans des soirées où les

hommes ne portaient plus la cravate et où prédominait l'odeur de l'encens. Puis vint la marijuana, et Salter se révéla plus perturbé que nécessaire par le fait que Gerry se joigne au mouvement. Un soir, tandis qu'il sirotait une bière dans la cuisine d'une vieille maison de l'Annexe, il se rendit compte qu'il était dans la pièce voisine de celle où se tenait un flic infiltré de l'escouade antidrogue. Il partit à la recherche de Gerry, l'arracha à la fête ; pendant le trajet qui les ramenait chez eux, ils marchaient à plus d'un mètre de distance l'un de l'autre en s'engueulant.

Ils continuèrent ainsi plusieurs mois, cahin-caha, mais Gerry se trouvait désormais au centre d'une nouvelle action : elle commençait à mettre en cause le prétendu rôle de Salter dans l'oppression de la société. Ils traversèrent une période étrange, totalement conflictuelle d'un point de vue social mais pendant laquelle ils demeurèrent fortement liés au point de faire encore l'amour. Et puis, sans que Gerry ait été infidèle a priori, elle annonça à Salter qu'elle trouvait que la monogamie était restrictive et exigeante. C'est alors qu'ils se séparèrent puis divorcèrent dès que cela fut possible.

Par la suite, il l'avait vue plusieurs fois aux nouvelles, assise devant le parlement, allongée devant une usine d'armement, défilant, protestant. Dans la police, personne ne savait qu'ils avaient été liés, bien que cela n'eût plus aucune importance désormais. Mais pourquoi donc n'avait-il jamais rien dit à Annie quand Gerry apparaissait sur le petit écran ?

— J'ai épousé une hippie, se contentait-il de dire, avant de préciser : je ne l'ai pas revue depuis vingt ans.

Maintenant, il s'était produit ce qu'il avait toujours un peu redouté : elle revenait l'embarrasser, mais pas de la façon dont elle était selon lui coutumière. Ce n'était pas la féministe-hippie-marginale criarde qu'il avait créée au fil des années, mais quelqu'un qui avait plus ou moins l'air normal. Et maintenant, il se disait qu'elle allait peut-être pousser Annie à se demander ce qui, chez Salter et non chez Gerry, avait rendu ce mariage impossible il y a tant d'années. Et il était même possible qu'Annie l'aime bien, songeait-il.

En réfléchissant à tout cela, Salter fut soudain conscient non pas des motifs de leur mésentente mais des raisons pour lesquelles il l'avait épousée. Elle n'avait pas changé autant qu'on aurait pu s'y attendre après toutes ces années, et il lui semblait qu'elle avait conservé cette même expression d'avidité curieuse qui, quand elle avait posé le regard sur lui autrefois, l'avait fait se sentir intéressant. C'était ce même enthousiasme qui avait animé Gerry dans son désir d'expérimenter tout ce qu'offrait une époque en mutation permanente. *Aujourd'hui*, se disait Salter, *nous aurions eu une aventure, nous aurions vécu ensemble pendant six mois puis elle serait partie. Nous serions probablement restés en bons termes.*

En rentrant chez lui, il se demandait comment il raconterait la visite de Gerry à sa femme. « Devine un peu qui est venu aujourd'hui ? » semblait l'amorce la plus sûre. Il avait toujours coupé court à toute discussion sur sa première femme. Comment Annie pourrait-elle bien réagir ?

La voiture d'Annie était stationnée dans la rue. Avec un peu de chance, elle serait dans la cuisine,

couverte de farine, comme Salter aimait à la trouver le soir en rentrant à la maison. Parfois, son travail dans une agence de publicité l'obligeait à rentrer tard sans préavis; quand cela se produisait et que Salter, arrivant le premier à la maison, découvrait celle-ci vide, il avait encore peur de ne plus jamais la revoir et de trouver un mot où elle dirait: « Je ne peux plus supporter tout ça. N'essaie pas de me retrouver. Un jour, je tenterai de t'expliquer. »

Mais ce soir-là, Annie était bel et bien dans la cuisine à remuer un chili qui mijotait dans un faitout. Salter l'embrassa plus tendrement que d'habitude et elle le caressa légèrement en retour.

— J'ai des nouvelles pour toi, lui annonça-t-elle quand il eut ôté ses souliers et que, une bière à la main, il commença à passer en revue le courrier du jour.

— Quelles nouvelles? demanda-t-il.

En réalité, il ne voulait pas savoir. Une inondation au sous-sol? Un fils qui s'est cassé une jambe? Sa femme part six semaines au Nevada pour le tournage d'une publicité?

— Papa et Mère viennent pour Noël.

Ce n'était pas une mauvaise nouvelle, finalement. Mais pas une bonne non plus.

— Ça s'est décidé quand?

Papa et Mère étaient les parents d'Annie, les Montagu, qui avaient une luxueuse résidence à l'Île-du-Prince-Édouard, où ils faisaient partie de la haute bourgeoisie.

— Aujourd'hui. Mère a appelé, et quand elle m'a dit qu'ils seraient seuls pour Noël, je les ai invités. Ça fait des années qu'ils ont envie de venir.

— Et qu'en disent Bill et Donald?

Les frères d'Annie, tous deux mariés, vivaient aussi sur l'Île ; pendant les vacances, le clan se réunissait habituellement dans une des maisons.

— Ils vont tous les deux dans la famille de leur femme, cette année. Papa et Mère étaient conviés, bien sûr, mais ça me paraissait être le bon moment pour les inviter.

Annie servit le chili dans des bols, appela les garçons, Angus et Seth, pour qu'ils viennent à table et sortit les toasts tout chauds du four.

Hésitant, Salter mangea une cuillerée puis demanda d'une voix douce et sur un ton aussi neutre que possible :

— Vont-ils séjourner à la maison ?

— Non, ils vont au Benvenuto, répondit Annie.

Il s'agissait d'un hôtel rupin situé sur Avenue Road. Annie poursuivit :

— Ils rentreront à l'hôtel le soir.

Ça, c'était un bon point. Maintenant que son père, à lui, avait une petite amie, il rentrerait lui aussi chez lui le soir, ce qui laisserait à Salter et à sa famille le temps de souffler un peu entre deux manches.

— Tu penses qu'ils vont bien s'entendre ? s'inquiéta Salter, qui pensait à leurs parents respectifs.

— Papa s'entend bien avec tout le monde, le rassura Annie. Et May se contentera de rester assise dans un coin, comme d'habitude.

May était la petite amie du père de Salter ; c'était la veuve effacée d'un ancien collègue de travail de son père.

— Ce qui nous laisse donc Mère et mon père, résuma Salter, qui nota mentalement que dans toutes les classes sociales, un « papa » était un « papa »,

tandis que lorsqu'on gravissait les barreaux de l'échelle sociale, « maman » devenait « Mère ». Peut-être n'était-ce pas une question de classe sociale, après tout. Peut-être qu'au Canada, tout comme c'était le cas aux États-Unis d'après ce que lui avait expliqué un chauffeur de taxi new-yorkais, il n'existait pas de structure de classes. « Ici, contrairement à la Grande-Bretagne, il n'y a pas différentes classes sociales, lui avait dit le chauffeur. Ce sont simplement différents éléments de la société. »

— Ils s'en sortiront, répliqua Annie. Et nous aussi.

— Tant que ta mère ne commence pas à déclamer de la poésie, lança Salter.

Annie ne répondit rien. Son père était un médecin reconverti en homme d'affaires ; c'était un vieil homme courtois, gentil et généreux avec les garçons et d'un abord très facile. Avec la mère d'Annie, les relations étaient plus problématiques parce qu'elle était incapable de se rendre compte qu'elle pouvait être blessante. Elle aussi était issue de la vieille bourgeoisie riche de l'Île, mais avant de se marier, elle avait brièvement enseigné l'anglais à une époque où les devoirs des élèves du secondaire consistaient à apprendre par cœur des poèmes, de sorte que Mère avait la tête pleine de vers adaptés à toutes sortes de circonstances. Une fois, au cours d'un dîner, Salter cria aux enfants de se taire : madame Montagu murmura « *He gave commands, all smiles stopped therefore*¹ », l'une des rares citations qu'il connaissait. Depuis lors, quand Mère citait des alexandrins, il se demandait toujours s'ils ne lui étaient pas destinés.

¹ « Il a donné des ordres et tous les sourires se sont effacés » ; d'après un vers de Richard Browning.

Néanmoins, depuis dix-sept ans, il avait appris non seulement à connaître ses beaux-parents, mais aussi à les aimer ; et maintenant qu'il atteignait l'âge d'être sentimental, il appréciait de plus en plus l'idée de réunir toute la famille pour une occasion festive.

Mais Annie et lui savaient pertinemment que le vrai problème, c'était le père de Salter. Le vieil homme était retraité de la Commission des transports de Toronto, où il avait été préposé à l'entretien. Quand il était seul – ou, plutôt, accompagné de sa silencieuse petite amie –, on pouvait encore s'en accommoder, mais dès qu'il partageait la même table que les Montagu, c'était une autre histoire. Il ne décolérait pas et restait sur ses gardes à veiller au moindre minuscule signe de condescendance de la part d'Annie ou de ses parents afin de s'en vexer et de le transformer en grief. Et il n'y avait rien à faire : le père de Salter venait toujours partager le repas de Noël avec son fils unique et quant aux Montagu, on ne pouvait décemment pas repousser leur venue plus longtemps.

Salter prit son café, alla s'asseoir dans un fauteuil en attendant que leurs deux fils, qui avaient écouté avec une curiosité non dissimulée l'évocation des problèmes causés par les relations familiales dans le monde des adultes, les laissent seuls, Annie et lui. Quand les garçons abandonnèrent finalement tout espoir d'en entendre davantage et montèrent dans leur chambre faire leurs devoirs, Salter prit un ton désinvolte pour mentionner enfin la visite de son ex-femme. Puis, profitant du silence d'Annie, il remit la conversation sur Noël.

— Comment ça va s'organiser, tout ça ? demandait-il. Il faudra qu'on les nourrisse pour le réveillon de Noël, toute la journée du lendemain et encore pour le lendemain de Noël ? Seigneur !...

— Mes parents n'ont personne d'autre à voir à Toronto, mais papa a dit qu'il voulait tous nous inviter au restaurant le lendemain de Noël.

— Mon père aussi ? Il ne viendra pas. Tu le connais.

— On lui proposera de venir et il sera libre de choisir.

— Je sens que la journée du 25 décembre va être interminable...

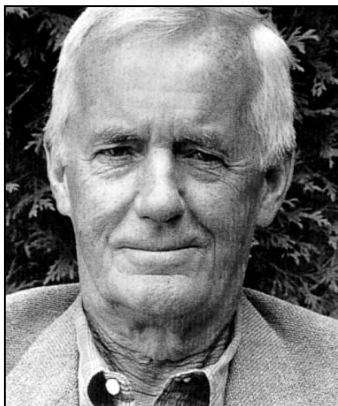
— Oh, ne soyons pas pessimistes. Attendons de voir : tout va peut-être très bien se passer.

— Papa, enfin, je veux dire mon père va encore trop boire...

— Et il est un peu agressif quand il a bu.

— Il est aussi un peu agressif à jeun, mais c'est différent quand il a pris un verre. Mais tu as raison : croisons les doigts pour que tout se passe au mieux.

Et c'est ainsi que la question de la visite de Gerry fut provisoirement écartée.



ERIC WRIGHT...

... est l'un des auteurs de fiction policière les plus honorés au Canada puisqu'il a, notamment, été quatre fois lauréat du prix Arthur-Ellis. En 1984, il a gagné avec son premier roman mettant en scène Charlie Salter, *La Nuit de toutes les chances* ; il a récidivé deux ans plus tard avec *Une mort en Angleterre*. Il a aussi mérité le prix dans la catégorie nouvelle pour « À la recherche d'un homme honnête » (1988) et « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » (1992). Outre les toujours populaires aventures de Charlie Salter, Eric Wright tient la chronique des aventures d'une détective, Lucy Trimple Brenner, et d'un policier à la retraite de Toronto, Mel Pickett. Eric Wright, qui est né en 1929, a publié en 1999 un volume de mémoires intitulé *Always Give a Penny to a Blind Man*.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

- | | | |
|-----|---|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyranaël -1) | Élisabeth Vonarburg |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyranaël -2) | Élisabeth Vonarburg |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyranaël -3) | Élisabeth Vonarburg |
| 006 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 008 | <i>Lames sœurs</i> | Robert Malacci |
| 009 | <i>SS-GB</i> | Len Deighton |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyranaël -4) | Élisabeth Vonarburg |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1) | Francine Pelletier |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyranaël -5) | Élisabeth Vonarburg |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i> | Esther Rochon |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i> | Guy Gavriel Kay |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i> | Joël Champetier |
| 026 | <i>Chronoreg</i> | Daniel Sernine |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i> | Joël Champetier |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i> | Yves Meynard |
| 030 | <i>Ad nauseam</i> | Robert Malacci |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F) | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1) | Natasha Beaulieu |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i> | Jacques Côté |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i> | Maxime Houde |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i> | Leona Gom |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 038 | <i>Firestorm</i> | Luc Durocher |
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Senécal |

040	<i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	<i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Senécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Senécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Senécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

Extrait de la publication

MORT D'UNE FEMME SEULE
est le centième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions



« ERIC WRIGHT ÉCRIT DES ROMANS D'ENQUÊTES POLICIÈRES QUI SONT AU POLAR CE QUE LES ROMANS DE JOHN LE CARRÉ SONT À L'ESPIONNAGE. »

QUILL & QUIRE

Mort d'une femme seule

« FEMME SÉDUISANTE, FIN TRENTAINE, AIME LE SPORT (TENNIS, SKI), LE BRIDGE, LE THÉÂTRE, LA LECTURE, SOUHAITE RENCONTRER HOMME PARTAGEANT SES GOÛTS POUR AMITIÉ. »

Un matin, pendant qu'il prépare sa liste de Noël, Charlie Salter a la désagréable surprise de voir surgir son ex-femme dans son bureau. Il n'a pas vu Geraldine depuis vingt-cinq ans, mais elle n'a pas changé : une amie a été assassinée, elle considère que la police de Toronto se traîne les pieds dans ce dossier et elle exige que Charlie fasse bouger l'enquête!

Pour éviter les remous que peut causer Gerry – elle travaille au bureau du maire –, le patron de Salter lui demande de revoir le travail des enquêteurs. Or, le meurtre de Nancy Cowell, une agente de réinsertion sociale, est un cas difficile. Non seulement a-t-on dû vérifier tous les délinquants primaires dont elle s'occupait, mais en plus Nancy, qui vivait seule depuis qu'elle avait quitté Winnipeg et son mari, fréquentait les bars pour célibataires et avait publié une petite annonce pour trouver l'âme sœur.

Pris entre les conseils de sa femme et les remontrances de son ex, Charlie ne sait plus où donner de la tête!

TEXTE INÉDIT



12,95 \$

9 782896 154081

Extrait de la publication 6,90 € TTC